

À PROPOS DE L'«ASTROPHYSIQUE» KANTIENNE

Le lecteur qui a sous les yeux pour la première fois les lignes du début de la *Conclusion* de la *Critique de la raison pratique*, de Kant, aux termes de laquelle «Deux choses remplissent le cœur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes, à mesure que la réflexion s'y applique: le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi...; je les vois devant moi, et je les rattache immédiatement à mon existence»¹, se doute à peine que cette phrase n'est pas l'effet d'un éclair soudain, mais le produit d'une longue méditation qui, pour sa première partie, tout au moins, prend ses racines dans deux des écrits kantien les plus anciens, respectivement l'«Histoire générale de la nature et théorie du ciel», datant de 1755, et «L'unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu», datant, lui, de 1763, notamment dans la septième «considération» de cet ouvrage, sans oublier les quelques allusions au monde céleste contenues dans la «Dissertation de 1770»². La théorie de Kant a été rapprochée de celle émise beaucoup plus tard par Laplace³, puis reprise *mutandis mutatis* respectivement par Schopenhauer⁴, Helmholtz⁵, et Marx⁶, et communément citée, peut-être à tort, comme «théorie de Kant-Laplace»⁷, mais également en raison, si l'on tient compte (à part le parallélisme des explications du philosophe allemand et du savant français sur la structure de l'univers, qui, toutes les deux dérivent de la théorie de Newton) de l'idée commune, chez l'un et l'autre, d'une cause nécessaire que Kant appelle Dieu, pour sa part, alors qu'il est convenu d'appeler, par opposition, «le démon de Laplace», à savoir une intelligence, ne serait-ce qu'*im-*

1. AK (= éd. de l'Acad. de Berlin), 1902 et suiv., V, 161-162; PL (= éd. de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1980-1986), II, 801-802 (trad. J. Rivelaygue). Cf. déjà Hist. gen., Préface, AK I 222; et suiv. PL I 30 et suiv.

2. Par ex. AK II, 405, PL I, 656 (trad. F. Alquié): «l'espace constitue le principe de l'*Ensemble*, c'est-à-dire de tout ce qui ne peut être la partie d'un autre tout», qui semble contredire AK II, 403; OPI, 659: «L'espace n'est pas quelque chose d'objectif et de réel... mais il est *subjectif* et idéal...».

3. Cf. P. LAPLACE, *Exposition du système du monde*, Paris, 1796.

4. Cf. A. SCHOPENHAUER, *Parerga und Paralipomena, Sämtliche Werke*, t. 6, 1947, p. 142 et suiv.

5. *Reden* (3^e éd.), t. 2, 1903, pp. 55 et suiv., 77.

6. Cf. K. MARX, *Marx und Engels Werke*, t. 20, 1968, pp. 316 et suiv., 466; cf. F. ENGELS, *Anti-Dühring*, *ibid.*, pp. 52 et suiv.

7. Cf. C. F. VON WEIZSÄCKER, *Die Tragweite der Wissenschaft (en)*, t. 1, 1964, pp. 131 et suiv.; 156 et suiv.; cf. U. W. BARGWENDA, s.v. *Kant-Laplacesche Theorie*, J. RITTER - K. GRÜNDER (hrsg.), *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, t. 4, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, pp. 693 b - 694 a.



manente aux lois de l'univers réduites aux seules lois de la mécanique. C'est d'ailleurs à une pareille réduction qu'à la suite de Newton, Kant s'était déjà livré. «Après avoir ramené le monde au chaos le plus simple», écrit-il, je n'ai pas appliqué pour le développement du grand ordre de la nature d'autres forces que celles de l'attraction et de la répulsion, deux forces qui sont toutes deux également certaines, également simples et en même temps également originaires et universelles⁸. D'une manière générale, Kant suppose que la matière était à l'origine dispersée dans l'espace cosmique et que, par la suite, elle se mit en mouvement par l'effet de la gravitation pour, finalement, former le Soleil. En conséquence d'une perturbation opposée d'autres particules, qui s'y serait ajoutée, des mouvements secondaires en résultèrent; ils s'unirent en une rotation commune. Les parties de la matière dont le mouvement secondaire aurait atteint un degré d'équilibre suffisant pour leur permettre de graviter autour du Soleil s'en seraient détachées sous forme de cercles concentriques pour constituer ensuite les planètes.

Kant semble contester, en soutenant cette hypothèse, fondée, comme il le prétend, sur la pure mécanique, qu'on ait affaire, lors de cette cosmogonie, à une intervention divine, ne serait-ce qu'indirecte. Il ne manque tout de même pas de remarquer que son explication des faits est «compatible avec la foi en un Dieu sage»⁹. Il suffit de se hisser jusqu'au niveau de la transcendance à travers la grandeur de la nature pour communiquer pleinement avec le divin: «Toute la nature qui comporte une relation générale d'harmonie afin de pouvoir être l'objet de complaisance pour la divinité, ne peut que remplir d'une satisfaction sans fin cette source originelle de toute perfection»¹⁰. De même, au début du huitième chapitre de l'«Histoire générale de la nature», qui traite de la «preuve générale de l'exactitude d'une théorie mécanique de l'organisation de l'univers», on lit ce qui annonce très précisément la première image du début de la Conclusion de la deuxième *Critique*¹¹: «On ne peut pas regarder l'univers sans reconnaître l'ordonnance excellente de son organisation, et les marques sûres de la main de Dieu dans la perfection de ses relations. La raison, après avoir considéré et admiré tant de beauté, tant d'excellence, s'indigne à bon droit de la folie téméraire qui a le front d'attribuer tout cela au hasard et à l'heureux accident. Il faut que la sagesse suprême en ait fait le projet et qu'une puissance infinie l'ait exécuté...»¹².

Tout ceci confirme l'acceptation d'une finalité universelle. «Il ne s'agit plus que de décider si le projet de l'organisation de l'univers est déjà déposé par l'entendement suprême dans les déterminations essentielles, et inséré dans les lois générales du mouvement... ou bien si les propriétés générales des parties constitutives du monde sont dans la complète incapacité de s'accorder... et ont eu besoin absolument d'une main étrangère pour parvenir à cette ... perfection et beauté»¹³. En effet, «il faut reconnaître que les essences de toutes les choses ont une origine commune... parce que leurs propriétés ont leur source

8. Cf. Histoire générale de la nature et théorie du ciel, AK I, 234-235; PL I, 51-52 (trad. Fr. Marty).

9. L'unique fondement, AK II, 147 et suiv., PL I, 417-419 (trad. S. Zak); Histoire générale, AK, I, 333-335; PL I, 92-95.

10. *Ibid.*, AK, 322; PL I, 90.

11. Cf. *supra*, et la n. 1.

12. Histoire générale, AK I, 331-332; PL I, 91; cf. L'unique fondement, AK I, 148; PL I, 419.

13. Histoire générale, AK I, 332; PL I, 91-92.

dans un unique entendement suprême»¹⁴; par contre, il eût été insensé de prétendre que l'ordre de l'univers aurait résulté à partir d'un désordre initial, grâce à l'intervention directe d'un *deus ex machina*, ce qui équivaldrait à un «miracle»¹⁵. À part la référence expresse aux «épicuriens»¹⁶, on devine ici des allusions respectives au *Noûs* anaxagoréen¹⁷ qui impose par le mouvement l'ordre à un désordre inerte, et au *démiurge* du *Timée* de Platon¹⁸ qui impose à un mouvant désordonné un mouvement ordonné, l'ayant jugé préférable à l'état précédent¹⁹. Tout au contraire, les lois de l'univers témoignent non d'une intervention après coup, mais d'un plan préétabli et les propriétés essentielles de la nature «ne peuvent avoir de nécessité indépendante, mais doivent trouver leur origine dans un entendement unique»²⁰. Dès lors, «on ne peut plus attaquer la capacité de la nature comme si elle portait tort à l'existence d'un Être suprême»²¹.

Il n'en va certes pas différemment au sujet de l'autre opuscule kantien, sur le fondement de l'existence de Dieu, qui fait le pendant au précédent et dont le titre même annonce les positions. En somme, s'appuyant sur la théorie de Newton, Kant avance qu'à la faveur des lois de la mécanique la matière, originairement diffuse dans l'univers, a pu se condenser sous l'effet de la gravitation pour former la Soleil, en rotation autour de son axe et que, sous l'effet de mouvements secondaires, tangentiels, des anneaux concentriques, dans le prolongement de son plan équatorial auraient été formés, donnant par la suite naissance aux planètes, en rotation dans le même sens que le Soleil et en mouvement circulaire autour de lui²², ce qui invalide la thèse selon laquelle la disposition des planètes serait le résultat immédiat de la création divine de l'univers et non celui d'une évolution qui ne s'oppose toutefois nullement à l'idée de création²³.

En rejetant l'hypothèse des tourbillons à partir desquels les planètes auraient été formées²⁴, et en s'alignant sur les dernières découvertes de la mécanique céleste de son temps, Kant réussit à contourner les difficultés qu'aurait entraînées l'adoption pure et simple, de sa part, de théories théistes traditionnelles. Agissant de la sorte, il prend ses distances par rapport à celles-ci, tout comme à celles du matérialisme classique²⁵. «Être à la page» le met à l'abri de toute critique éventuelle et permet à sa théorie, «en suscitant la confiance dans la régularité et dans l'ordre pouvant découler des lois générales de la nature», d'ou-

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*, AK I, 332-333; PL I, 92-93.

16. Cf. ÉPICURE, *Lettre à Hérodote*, 43, p. 8, 4 (Usener): τῆ περιπλοκῆ κεκλιμέναι; *apud* AETIUS, t. 12, 5, p. 31 a D (PLUT., I, 12, 3; STOB, *Ecl. phys.*, 14, 1: κατὰ παρέγκλισιν; 19, 1; cf. Usener, p. 199, 280). Cf. E. BIGNONE, La dottrina epicurea del «clinamen», *Atene e Roma*, 8, 1940, pp. 159-198; cf. E. MOUTSOPOULOS, *Le clinamen, source d'erreur?*, *Actes du VIII^e Congrès G. Budé*, Paris, 1968, pp. 175-182.

17. Cf. IDEM, La critique d'Anaxagore chez Moréri et Bayle, *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Aix*, 34, 1960, pp. 19-32; ANAXAGORE, fr. 13 et 14 (*apud* SIMPLICIUS, 300, 27 et 157, 5) D.-K.¹⁶, II, pp. 39, 13-17 et 39, 21-40, 2.

18. Cf. PLATON, *Timée*, 37 c; cf. E. MOUTSOPOULOS, *La musique dans l'œuvre de Platon*, 2^e éd., Paris, P.U.F., 1989, pp. 354-363.

19. Cf. *Timée*, 30.

20. Histoire générale, AK I, 333-334; PL I, 93-94.

21. *Ibid.*, AK I, 334; PL I, 94.

22. Cf. Fondement, AK II, 144-145; PL I, 414-415.

23. Cf. *Ibid.*, AK II, 144; PL I, 414.

24. Selon DORTOUS DE MAIRAN, *Dissertation sur la mesure des forces motrices des corps*, Paris, 1741.

25. Cf. *supra*, et la n. 16. Cf. Fondement, AK II, 148; PL I, 419.

vrir «un champ plus libre à la philosophie naturelle» et de «considérer une explication de ce genre, ou toute autre semblable, comme possible et compatible avec la foi en un Dieu sage»²⁶. Du coup, tous les atomismes anciens fondés sur la notion de hasard, sont magistralement dénoncés²⁷. Pour finir, Kant oppose à la preuve ontologique la preuve cosmologique de l'existence de Dieu, qu'il privilégie en alléguant qu'elle est plus tangible parce que conforme aux connaissances scientifiques de son temps²⁸. Alors que la preuve ontologique conduit à l'idée d'un Être parfait²⁹, la preuve cosmologique, elle, conduit à l'idée d'un Être nécessaire³⁰. De son côté, la preuve morale, telle qu'elle est exposée dans le chapitre V de la *Critique de la raison pratique*³¹, se rattache manifestement à la précédente, bien que sur un mode tant soit peu divergent. Ainsi, alors que la preuve cosmologique s'appuie sur la notion de causalité en tant que principe qui régit le monde phénoménal objectif dans le domaine de la quête de la vérité au niveau de la sensibilité, la preuve morale, comme postulat, pour sa part, fait appel à la notion de loi morale en tant que principe qui régit le monde de l'activité subjective dans le domaine de la quête du bien au niveau de la conjoncture («als ob») et de l'espérance («was darf ich hoffen»). On ne saurait omettre de rapprocher attitude cosmologique pourtant évolutionniste, contraire à l'attitude aristotélicienne qui soutient la pérennité de l'univers³², de cette dernière qui, toutefois, fait entrer en jeu l'idée de premier moteur³³. D'ailleurs la notion de Transcendance est pertinente dans l'ensemble de l'œuvre de Kant³⁴.

Il ressort de ce qui précède que Kant innove en matière de cosmologie en assimilant les découvertes de la science de ses contemporains, notamment celles de Newton, tout en demeurant extrêmement prudent, voire critique, quant aux thèses qu'il se croit autorisé d'avancer, d'autant plus qu'il les applique à des problèmes métaphysiques et, plus particulièrement, théologiques. Ce faisant, il laisse présager la première phrase de la *Conclusion* qui termine la *Critique de la raison pratique*, citée au début de ce texte, et qui résume l'ensemble des idées contenues dans les parties IV et V du Deuxième chapitre de la «Dialectique» de cette œuvre, tout en marquant la continuité du fil conducteur de sa pensée³⁵, même quand celle-ci s'attaque à des sujets apparemment différents.

E. MOUTSOPOULOS
(Athènes)

26. Cf. Fondement, AK II, 148; PL I, 419.

27. Cf. *ibid.*

28. Cf. *ibid.*, AK II, 159-162; PL I, 432-434.

29. Cf. E. MOUTSOPOULOS, L'argument ontologique chez P. Braïlas-Arménis, *Die Wirkungsgeschichte Anselms von Cantorbery. Internationale Anselms-Tagung*, Bad-Wimpfen, 1970, pp. 303-307.

30. Cf. Fondement, AK II, 162-163; PL I, 434-435.

31. Cf. AK V 124-132; PL II, 759-768.

32. Cf. E. MOUTSOPOULOS, L'espace cosmique selon Aristote, *Platon*, 52, 2001-2002, pp. 42-46.

33. Cf. ARIST., *Métaph.*, Δ8, 1012 b 24; Λ6, 1072 a 1; Λ7; Λ8, 1074 a 37; *Phys.*, Θ3, 253 b 10; 8, 265 a 4.

34. Cf. Cr. de la r. pure, Théorie transc. de la méth., ch. II, AK III, 517-535; PL II, 1358-1384 (trad. par A. J. - L. Delamarre et F. Marty); cf. Prolégomènes, § 58, AK IV, 358-360; PL III, 142-145 (trad. J. Rivelaygue); cf. Cr. de la r. pratique, Dialectique, subdiv. V, AK V, 124-132; PL II, 759-768 (trad. L. Ferry et H. Wismann).

35. Cf. par ex. A. KOJÈVE, *Kant*, Paris, Gallimard, 1973, où, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, l'auteur souligne cette continuité à propos de la transcendance.